



• **EAU ET TOILETTES**  
**Une aide vitale aux gens** p. 4  
 Ceux qui ont fui les combats n'ont plus rien. Il leur faut de quoi manger, boire, se laver... Il faut aussi des toilettes!



• **ECOLES**  
**Des classes servent de refuges** p. 6  
 Beaucoup d'écoles sont occupées par des familles en fuite. Quand et comment les cours reprendront-ils?



• **COULISSES**  
**Un fameux entrepôt!** p. 8  
 C'est de Copenhague, au Danemark, que part le matériel de l'UNICEF pour aider les enfants au Congo et ailleurs.

## On part au Kivu!

Cette semaine, le JDE vous emmène en République démocratique du Congo (RDC), un pays d'Afrique! C'est un endroit magnifique, où se dessinent des paysages de volcans et de plaines, où vivent girafes, babouins, gorilles, éléphants et hippopotames... Mais dans ce dossier spécial, nous ne parlerons pas d'animaux sauvages. Nous sommes allés à l'est du Congo, au Kivu, une région ravagée par la guerre. Nous y avons rencontré les enfants. Nous avons écouté leurs histoires et vu comment ils survivent après avoir fui les combats.

### • Urgence : il faut aider les enfants!

Nous avons été invités par l'UNICEF, une organisation qui a pour mission d'aider et protéger les enfants dans le monde. Les gens qui travaillent pour l'UNICEF au Kivu nous ont accueillis et nous ont montré ce qu'ils font pour les enfants avec d'autres organisations humanitaires (qui aident les personnes dans le besoin). Voici, en huit pages, ce que nous avons découvert...

# « J'ai vu des choses très dures, mais aussi de l'espoir »

Justine Henin a vécu, comme nous, quelques jours au Congo. Elle en est revenue émue et impressionnée.

Justine Henin est la nouvelle ambassadrice de l'UNICEF et c'est pour cela qu'elle est partie à l'est du Congo. Voici ce qu'elle nous a raconté à son retour.

### Qu'est-ce que ça signifie, être ambassadrice de l'Unicef?

Mon rôle, c'est d'expliquer ce que fait l'UNICEF. Je vais voir ce qui se passe et je reviens avec des messages. Ce n'est pas grand-chose par rapport à ce que tous les autres font, mais si je peux apporter une toute petite pierre à l'édifice, je le ferai.

### Et au Kivu, qu'avez-vous vu?

L'UNICEF travaille avec une trentaine d'organisations humanitaires. Les gens se répartissent le travail et collaborent (travaillent ensemble) pour être les plus efficaces possible. J'ai vu le dépôt de Goma, où il y a une masse de matériel impressionnant. Je me suis dit : « Chaque personne reçoit très peu, mais c'est tellement énorme... »

### Vous avez rencontré des enfants?

Oui, bien sûr. J'en ai vu dans les camps de déplacés, ou dans des



Justine Henin a découvert la vie difficile des enfants du Kivu, et l'aide qui leur est apportée.

Photo UNICEF Belgique / Christian Wiener

écoles, par exemple. Les enfants sont très respectueux, disciplinés et motivés par l'école. C'est leur seul espoir. La vie est très dure pour eux mais j'ai aussi des images merveilleuses.

### Par exemple?

Dans un centre de nutrition, j'ai rencontré des mamans avec leurs enfants qui guérissaient. Elles étaient tellement contentes qu'on s'intéresse à elles

qu'elles ont chanté une bonne demi-heure pour nous remercier. J'étais très émue. Il y a aussi ces enfants qui me disaient ce qu'ils rêvaient de devenir plus tard. Un garçon m'a dit qu'il voulait devenir journaliste parce qu'on ne parle pas assez de ce qui se passe chez lui. Un autre veut devenir président, parce qu'il trouve que son pays n'a jamais de bon président...

J'ai aussi trouvé que les femmes sont exceptionnellement courageuses.

### Quel message rapportez-vous de ce voyage?

Je pense qu'on n'a pas le droit de fermer les yeux, on doit faire quelque chose et soutenir ceux qui, sur place, aident les enfants. En tout cas, moi, j'ai envie de continuer à suivre ce qui se passe là-bas et ailleurs.

## Que se passe-t-il à l'est du Congo ?

La République démocratique du Congo est régulièrement secouée par des violences. Plusieurs choses expliquent cela...

Tout d'abord, le pays est riche! Hé oui, le sous-sol du Congo contient des minerais et des richesses qui se vendent bien cher : cobalt, cuivre, tantale, or, diamants, argent, pétrole..., particulièrement à l'est. C'est tentant pour certains Congolais, mais aussi pour d'autres États!

Le passé du pays joue bien sûr un rôle important : la RDC a été longtemps une colonie belge. Autrement dit, l'immense Congo appartenait à la minuscule Belgique (qui est 77 fois plus petite que lui)! Notre pays a bien profité des richesses du Congo, qu'il a géré (dirigé et organisé) de 1908 à 1960. Ensuite, le Congo a vécu une très longue dictature : pen-

dant 32 ans, le général Mobutu a conduit le pays d'une main de fer. Mobutu a été chassé du pouvoir par un groupe armé en 1997. Depuis, des violences éclatent parfois à certains endroits du pays. C'est notamment le cas du Kivu, à l'est du Congo.

### • Le cas du Kivu

Le Kivu est devenu comme un grand puzzle. Des groupes armés contrôlent certains morceaux du territoire, l'armée congolaise en tient d'autres. Parfois, un groupe armé lance une attaque pour agrandir une de ses pièces de puzzle. Les habitants fuient les combats et s'installent où ils peuvent. Il arrive qu'ils doivent à nouveau s'enfuir parce que d'autres batailles les ont rattrapés!

Un habitant du Kivu sur 5 est ainsi devenu un « déplacé »!



### LE PAYS

- Superficie : 2 345 410 km<sup>2</sup> (77 fois la Belgique).
- Capitale : Kinshasa.
- Population : 66 514 504 habitants (6,6 fois le nombre de Belges). Près de la moitié des Congolais (47 sur 100) ont moins de 15 ans. Un Congolais peut espérer vivre jusqu'à presque 54 ans. C'est moins qu'en Belgique, où l'espérance de vie est de 77-78 ans. Il faut dire qu'en RDC (République démocratique du Congo), il y a régulièrement des guerres, les gens sont pauvres et certaines maladies peuvent faire des ravages.
- Langues : français, lingala, kingwana (swahili), kikongo...



# À Bulengo, les enfants jouent à nouveau

En arrivant après les combats, beaucoup d'enfants étaient accablés, très tristes, sans vie. Ici, ils dansent et jouent de nouveau.

## REPÈRES

- Le camp de Bulengo accueille plus de 23 000 personnes. Certains occupants sont là depuis octobre 2007.
- Parmi les déplacés qui vivent là, il y a 6 500 enfants de moins de 18 ans.



- Une fois par mois, des distributions de nourriture sont organisées par le PAM (Programme alimentaire mondial). Chaque personne reçoit une ration journalière de 400 g de farine de maïs, 120 g de haricots, 30 g d'huile et 5 g de sel.



Nous sommes dans le camp de Bulengo, près de Goma. C'est ce qu'on appelle un camp « officiel » : il est pris en charge par le HCR (Haut-Commissariat aux réfugiés), qui y organise, avec d'autres, tout ce qui est nécessaire pour ses 23 000 occupants. Il y a donc des latrines (toilettes), des douches, de l'eau potable, des distributions de farine de maïs et de haricots, un centre de santé, une école...

### ● Créer et se distraire

Le camp de Bulengo a aussi tout un espace réservé aux enfants. Bosco y coordonne des activités avec une vingtaine d'animateurs. « Dix-huit d'entre eux sont des volontaires qui sont eux-mêmes réfugiés dans ce camp. Le matériel est fourni par l'Unicef ». Le matin, les animateurs appellent les enfants avec des sifflets et des mégaphones (appareils dans lesquels on peut parler, et le son est diffusé plus fort). Ils leur proposent des jeux et de quoi s'amuser, mais aussi des activités créatives. « Nous organisons cela par groupes d'âge. Par exemple, pour les petits de 3 à 5 ans, il y a des petits jeux avec des cubes. Les 12-17 ans ont des ateliers d'apprentissage : couture, coif-



Jouer, chanter, danser, dessiner, aller à l'école... C'est essentiel pour ces enfants qui ont vécu des choses horribles et qui n'ont plus rien.

Photo Éditions de l'Avenir

ture, tricot... »

Bosco nous explique que les enfants peuvent dessiner, faire des bricolages, danser, chanter, faire du théâtre... Il y a du sport aussi : « Nous avons trois clubs de football dans le camp, dont un club de filles. Nous organisons des tournois entre ces équipes. Il y a aussi du volley ».

Et en effet, un match est en cours sur le terrain de volley. On entend des enfants chanter à pleins poumons en tapant des mains et en dansant autour du djembé. Certains jeunes sont occupés à faire de la couture sur des machines à coudre manuelles. Un groupe d'enfants a reçu de la laine pour faire du crochet. Des garçons jouent aux

billes ou aux dames.

### ● Dessiner pour raconter

Dans un des « bâtiments » faits en bâches de plastique, des enfants sont assis sur le sol. Ils dessinent, avec un simple crayon ordinaire. Certains montrent leur œuvre : une maison et un papa et une maman, une voiture, un vélo... Silencieux, un garçon s'applique à dessiner dans les détails deux soldats avec leur fusil pointé devant eux.

« Quand ils sont arrivés ici, explique Bosco, les enfants étaient passifs, ils restaient les bras croisés. Maintenant, ils sont comme s'ils étaient chez eux. Leur permettre de se distraire et d'exprimer ce

qu'ils ont vu et vécu est important pour les déstresser. » Certains enfants ont vu des choses terribles, horribles. Dessiner tout cela peut leur faire du bien. Les jeux, les chants et les danses aident les enfants à évacuer toutes leurs peurs et à retrouver des sourires, de la joie.



## Aider les enfants séparés de leurs parents

Certains enfants perdent leur famille en fuyant les combats. Que faire pour eux ?

Dans un camp organisé comme Bulengo, il y a un endroit où on prend en charge les enfants séparés de leurs parents. C'est toute une organisation !

Il faut d'abord repérer ces enfants parmi les milliers de jeunes qui sont là. Les médecins, les animateurs et les enseignants qui travaillent dans le camp sont bien placés pour cela...

Ensuite, il faut leur parler, les mettre en confiance et essayer de savoir qui ils sont. Certains enfants peuvent donner leur nom, leur prénom, dire de quel village ils sont venus... Mais certains enfants sont trop jeunes pour parler : « On a parfois des bébés, nous explique-t-on. Par exemple, lorsqu'une jeune maman est tuée, il arrive que quelqu'un emporte son bébé et nous l'amène ». Il faut ensuite essayer de retrouver la famille de chaque jeune.

Une équipe va aller dans le village de l'enfant si c'est possible (s'il n'y a plus de combats). Elle va essayer de voir s'il reste quelqu'un dans la maison, si des voisins savent quelque chose...

Dans les camps de déplacés, les parents qui ont perdu un enfant sont recensés (repris sur une liste). Des photos des enfants séparés sont affichées sur un panneau, pour que ceux qui les connaissent puissent donner des renseignements utiles.

Si on retrouve un des deux parents ou une tante, une cousine, une grand-mère..., on vérifie le lien de parenté puis on réunit la famille. « Depuis septembre 2007, nous avons reçu 144 enfants séparés. Actuellement, 18 n'ont pas encore retrouvé leur famille ».

### ● Faustin et sa famille d'accueil

Parmi les 18 enfants qui n'ont pas encore retrouvé leurs parents, il y a Faustin, 16 ans. En attendant, il a été recueilli par Adèle et Gervain. Adèle a raconté : « Nous sommes ici depuis un an et demi. Nous venons d'un village près de Masisi. Nous avons fui la guerre. Notre maison a été dé-



Faustin (en blanc) a perdu ses parents. Il est recueilli par Adèle et Gervain, qui avaient déjà 7 enfants.

Photo Éditions de l'Avenir

truite. En cours de route, pendant la fuite, j'ai vu Faustin. J'ai eu pitié et j'ai voulu l'aider. J'avais du chagrin et je me suis dit qu'il allait mourir de famine s'il restait seul.

Nous l'avons pris avec nos sept enfants. »

Faustin raconte lui aussi : « C'était un mardi vers 14h. J'ai croisé la maman et elle a eu pitié

de moi. Je ne sais toujours pas où sont mes parents. J'étais à l'école quand la guerre a éclaté. Quand j'ai vu les balles, j'ai couru. Je n'ai plus revu ma famille depuis. »

### ● À 10 dans la cabane

Les dix membres de la famille d'accueil de Faustin dorment dans une petite cabane de 2 m sur 6 environ, fabriquée avec des branches et couverte d'une bâche en plastique.

Les parents ont un matelas, mais les enfants dorment directement par terre ou sur une natte (fin tissu de paille tressée). Le sol est dur et plein de bosses : c'est de la lave durcie. Il y a quelques couvertures pour se protéger du froid.

« On n'a pas d'habits, pas de souliers..., se lamente Adèle. Heureusement, on a nos rations de nourriture. » Son mari ajoute qu'ils ont peur de retourner au village parce que des hommes armés sont toujours là.

Avant notre départ, Faustin pose pour une photo avec ses parents d'accueil, devant leur abri. Dans les yeux d'Adèle, on peut lire beaucoup de gentillesse et de douceur...



# Des maladies, des naissances, aussi...

Le camp de Bulengo a son centre de santé. Les gens viennent s'y faire soigner et des femmes y mettent leur bébé au monde.

Jocelyne est infirmière. C'est elle qui nous présente le centre de santé du camp de Bulengo : « Nous sommes 11 infirmiers et 5 aides à travailler ici. C'est le seul centre de santé du camp. Nous avons au moins 100 patients (malades) par jour. » Le centre reçoit des médicaments et du matériel des organisations humanitaires.

Des personnes qui ont accepté d'être des « relais communautaires » font passer des messages, des informations, un peu partout dans le camp. C'est par elles que les 23 000 occupants du camp savent que le centre de santé existe et qu'ils peuvent y aller en cas de problème. « Si des malades ne peuvent pas venir, nous allons les voir, ajoute Jocelyne. Et s'il y a des complications, nous conduisons les malades dans un hôpital en ville. »

## ● Quelles maladies ?

Les personnes qui viennent se faire soigner ont souvent les mêmes types de problèmes. Ce sont des maladies qui apparaissent plus facilement quand la population vit dans de mauvaises conditions : manque d'hygiène (pro-



Photo Éditions de l'Avenir

Jules nous présente fièrement la salle d'accouchement.

preté), pas de nourriture suffisante et équilibrée, beaucoup de gens sur un même endroit... On voit alors beaucoup de cas de :

- fortes diarrhées
- infections respiratoires
- gale (un petit parasite se loge sous la peau et y creuse des galeries)
- malnutrition (manque de vitamines, de protéines...)
- paludisme (maladie aussi appelée malaria, transmise par un moustique, qui donne de fortes

fièvres et qui peut être mortelle). « Nous avons aussi des petits enfants qui se brûlent avec les feux sur lesquels les mamans préparent les repas », ajoute Jocelyne. Enfin, la guerre a fortement marqué certains Congolais, qui en sont « malades » en quelque sorte : « On voit que certains hommes et certaines femmes sont traumatisés (marqués, choqués) par ce qu'ils ont vu. Ils ne savent pas dire pourquoi ils sont ici, ils vont d'abord raconter les événements qui se sont passés chez eux. Et si on veut les

faire changer de sujet, ils deviennent nerveux, agressifs. »

## ● Des bébés naissent tous les jours

Enfin, il y a aussi des accouchements ! Tous les jours, une ou deux maman(s) donne(nt) naissance à un bébé. Jules, infirmier, nous montre fièrement la salle d'accouchement et explique qu'à côté, les jeunes mères et les bébés restent en observation pendant trois jours. Avant d'aller vivre dans un abri de fortune...



Enfants du Kivu

## VISITE GUIDÉE

Le centre de santé de Bulengo est comme un petit hôpital construit avec des lattes en bois et des bâches de plastique. On y trouve une salle d'attente et une salle de consultation, où les infirmiers reçoivent les patients. Les soins se font dans la salle des pansements. Il y a la salle d'accouchement et la pièce où les jeunes mamans restent avec leur bébé. Des pièces accueillent les malades qui doivent rester plusieurs jours. Il y a évidemment une pharmacie. Et puis un grand espace est réservé aux activités de promotion de la santé : vaccins, contrôles de poids des enfants...



## Rendre des forces aux enfants trop faibles

Quand il y a des guerres ou des catastrophes, beaucoup de gens ne peuvent plus se nourrir correctement et les enfants sont les premiers à montrer des signes de faiblesse. Les problèmes dus à la malnutrition peuvent être graves. Dans des centres nutritionnels, on donne ce qu'il faut aux enfants pour leur rendre la santé.

Nous voici au centre nutritionnel thérapeutique (de soins) de Virunga. Une septantaine d'enfants y sont soignés, accompagnés par leur maman (on a vu un seul papa).

Iranzi est là avec son fils, Gloire. Il a 5 ans et demi et ne pèse que 10,2 kg. « Il a commencé par vomir. Il n'avait aucune énergie. Puis, il a eu des diarrhées et ne mangeait plus.

Son corps a commencé à gonfler. Alors je suis venue. J'ai confié mes deux autres enfants à une voisine, car leur papa est mort. »

Iranzi est ici depuis deux jours et elle voit déjà un changement : les pieds de son enfant dégonflent. Il faudra environ trois semaines pour que Gloire ait repris assez de forces. Pendant les deux premières semaines, on va lui donner du lait enrichi toutes les trois heures. La dernière semaine, il recevra six fois du lait et une bouillie par jour.

Gloire repartira d'ici avec des sachets de « Plumpy'Nuts » (pâte enrichie à base de cacahuètes). Pendant trois mois, il devra suivre un contrôle dans un centre de santé toutes les semaines. Il s'agit de s'assurer qu'il ne retombe pas malade !



Photo Éditions de l'Avenir

## Alerte ! La rougeole menace

Dans les catastrophes et les guerres, la rougeole est une vraie menace. Heureusement, on peut tenir ce danger à l'écart.

Dans une crise humanitaire (après un tremblement de terre, une guerre, un cyclone...), plus de la moitié des décès sont provoqués par quatre maux : les diarrhées, les infections respiratoires, le paludisme (malaria) et la rougeole.

Contre la rougeole, il existe un vaccin : un produit que l'on injecte dans le corps pour lui permettre de lutter contre la maladie quand il la rencontrera. Sur 100 personnes vaccinées contre la rougeole, 85 au moins éviteront la maladie. En 2008, 240 000 enfants de 6 à 59 mois ont reçu ce vaccin au Nord-Kivu.

## ● Garder au froid

Pour lancer une campagne massive de vaccination, il faut prévoir des dizaines de milliers de seringues — des seringues qu'on ne peut utiliser qu'une seule fois pour ne pas propager de maladie d'une personne à l'autre avec



Photo UNICEF RDC/ Julien-Harnais

l'aiguille. Il faut aussi acheminer (amener) les doses de vaccins en poudre et le liquide qui sera mélangé à la poudre. Et là, attention : les vaccins doivent être conservés à basse température, sinon ils se dégradent. Or, ici, il fait 20-30° en journée, les camions frigorifi-

ques sont inexistantes et l'électricité n'est pas fournie partout ni en permanence. Rose Nkiko, médecin au service santé de l'UNICEF à Goma, explique : « On congèle les vaccins dans la chambre froide de la pro-

vince pendant trois semaines. On y congèle aussi des accumulateurs de froid (blocs qui diffusent le froid dans les frigobox). »

Les vaccins circuleront dans des boîtes de congélation et des glacières pour rejoindre des frigos dans les centres de santé. Et comme le réseau électrique n'est pas efficace, les chambres froides fonctionnent avec des générateurs (moteurs qui fabriquent de l'électricité avec du carburant) et les frigos

marchent au pétrole. Sur le flacon, une petite pastille permet de vérifier que le vaccin a été bien conservé. On y voit un carré dans un rond. Si le carré est de la même couleur ou plus foncé que le rond, cela signifie que le vaccin n'est plus bon.

Deux jours avant le début des vaccinations, des crieurs commencent à parcourir les villages, les camps... pour prévenir les mamans. Elles seront accueillies par des équipes de 5 infirmiers vaccinateurs pendant cinq jours.



Photo UNICEF/Melbeck



Quand on s'installe à l'improviste sur un terrain, comment trouver l'eau pour boire, cuisiner, se laver...?

**N**ous avons rencontré des déplacés (gens qui ont fui la guerre) qui buvaient l'eau du lac Kivu depuis sept mois. Ils avaient fui leur village pendant les combats et s'étaient installés autour d'une église, sur la route de Bulengo. Comme ils n'avaient pas d'eau potable (qu'on peut boire en toute sécurité), ils allaient puiser celle du lac dans des bidons. Or, dans ce lac, il y a des germes du choléra, une maladie qui peut être mortelle.

● **Amener l'eau**

Donner un accès à l'eau potable est vital. À certains endroits, on livre de l'eau par camion. Mais on installe aussi des bornes-fontaines. Nous en avons vu dans des villages et dans des camps de déplacés.

Pour en savoir plus, nous rencontrons Jérôme, à Kiwanja (Rutshuru), à plus de 80 km de Goma. Ce Français travaille pour une organisation qui s'appelle Solidarité. Elle installe, notamment, ce qu'il faut pour que les gens de la région aient de l'eau potable et des sanitaires (toilettes et douches).

« Nous allons chercher l'eau dans les collines, à une source, explique Jérôme. Nous installons des canalisations pour amener l'eau de cette source à 12-13 km de là. Nous installons, le long du parcours, des bornes d'arrivée d'eau pour les gens. » Il y a ainsi des robinets sur les places de certains villages et au milieu de camps. « Bien sûr, ajoute Jérôme dans une grimace, chaque fois qu'il y a des combats, il y a des dégâts. Il faut à chaque fois réparer... »

Photo Editions de l'Avenir



Au fond, on voit le camion qui remplit d'eau potable le grand réservoir jaune.

ter de la protection des soldats étrangers en mission de paix dans leur pays. Jérôme explique que 120 latrines (toilettes) et 60 douches sont en cours d'installation pour compléter les 60 latrines et 10 douches déjà en fonctionnement. Il nous montre aussi une borne d'eau branchée directement sur le système d'adduction (de canalisation) qui existait déjà. Les deux autres points d'eau du camp sont installés à côté de deux grands réservoirs jaunes. Ces réservoirs sont remplis par camion plusieurs fois par jour. Au total, selon Jérôme, chaque occupant du camp dispose de 6 litres d'eau par

● **Au camp «Monuc»**

Ici, 10 000 personnes se sont rassemblées autour du campement de la Monuc (mission des Nations unies en RDC). En installant leur camp spontanément à cet endroit, elles espéraient profiter

de la protection des soldats étrangers en mission de paix dans leur pays.

Jérôme explique que 120 latrines (toilettes) et 60 douches sont en cours d'installation pour compléter les 60 latrines et 10 douches déjà en fonctionnement.

Il nous montre aussi une borne d'eau branchée directement sur le système d'adduction (de canalisation) qui existait déjà. Les deux autres points d'eau du camp sont installés à côté de deux grands réservoirs jaunes. Ces réservoirs sont remplis par camion plusieurs fois par jour. Au total, selon Jérôme, chaque occupant du camp dispose de 6 litres d'eau par

jour.

● **Lavez-vous les mains!**

Enfin, dans les camps de déplacés comme dans les villages, l'Unicef confie à ses partenaires du matériel, mais aussi une mission d'information: il faut donner des conseils d'hygiène. Expliquer en quoi il est important pour la santé de se laver les mains avant de manger et après avoir été aux toilettes, de ne pas boire n'importe quelle eau, de laver les latrines régulièrement, etc.

Pour cela, des spots radio sont enregistrés, des petits spectacles de théâtre sont présentés, des réunions sont organisées...

**LE MOT**

**Déplacés**

Les déplacés sont des personnes qui ont dû fuir des combats et qui ont marché quelques heures ou quelques jours avant de trouver un endroit où s'installer provisoirement. On utilise le mot réfugiés pour des personnes qui se sont déplacées dans un pays voisin.

**EN CHIFFRES**

Depuis août 2008, 250 000 habitants du Nord-Kivu se sont déplacés. Avec ceux des crises précédentes, il y a 1,2 million de déplacés dans la province, soit un cinquième de la population! 70% des déplacés ont été accueillis dans une famille. Les autres sont répartis dans 8 camps officiels et plus de 60 sites spontanés (églises, écoles, terrains divers...).

## Où sont les toilettes?

Ici, on ne parle pas de toilettes et encore moins de W-C. Bienvenue dans le monde des latrines!

**N**ous faisons quelques pas dans le camp de Kiwanja et puis, stupeur: un trou immense. Au fond, un homme qui creuse sous une chaleur de plomb. Jérôme explique fièrement: « Il creuse un trou pour des nouvelles latrines! » Vous avez déjà vu des latrines, vous? Nous avons regardé (sans tester) cela de plus près... Ce sont des cabanes faites avec des bâches en plastique. À l'intérieur, des trous sont creusés dans une dalle de béton. Sur la porte de chaque latrine, on a



Que creuse-t-il? La fosse à excréments, sous les latrines!

écrit s'il s'agit d'une latrine pour hommes ou pour femmes. Il existe des villages sans latrines à beaucoup d'endroits sur

terre. Les gens se contentent d'un coin reculé au fond du jardin ou derrière un arbre. Le problème, c'est que les excréments (cacas) sont parfois porteurs de germes de maladies graves comme le choléra. Ces germes qui sont répandus un peu partout risquent de contaminer les eaux des rivières, des lacs... Bonjour les épidémies! Installer des latrines est donc nécessaire pour la santé.

Enfin... Qui nettoie ces latrines? « Il y a des gens responsables de leur entretien dans le camp, répond Jérôme. On leur confie le matériel et les produits. » Avec 60 latrines — bientôt 180 — pour 10 000 personnes, il vaut mieux assurer un nettoyage régulier!



**Le kit de survie**

**U**n homme vient nous chercher. Il entre dans sa cabane et en sort tout ce qu'il vient de recevoir: un bidon pour l'eau, un grand tissu qui peut servir de pagne (jupe) à madame, des longues barres de savon, une moustiquaire, une série de casseroles, des gobelets, des couverts, des assiettes... Toutes les familles ont également reçu une bâche pour couvrir leur abri et se protéger de la pluie. Ces kits viennent d'être distribués alors que le camp est là depuis début novembre. C'est une des limites dans ce genre de situation: il a fallu attendre que les camions puissent passer sans risquer d'être attaqués. De plus, le camp avait tendance à se vider de ses occupants, à un moment. Mais l'insécurité les a fait revenir.



# 708 personnes dorment dans le temple



Dans la ville de Goma, autour d'un temple, des gens attendent. Des pasteurs nous accueillent.

Un homme vient vers nous, souriant : « Bonjour, soyez les bienvenus. Je suis le pasteur Felix. Je suis déplacé moi-même, je viens de Rutsuru, à 80 km d'ici. Presque tous les déplacés qui sont ici viennent de cette localité. Le pasteur de cette paroisse m'a chargé d'organiser la vie pour les 708 déplacés qui sont ici. » Depuis deux mois, des centaines de familles vivent ici. Il y a environ 200 enfants. Des déplacés ont aussi trouvé refuge dans des familles qui les accueillent chez elles. « Rien que pour notre paroisse, nous comptons 83 familles d'accueil », précise le pasteur Onesime Wanzire.

Les déplacés ont un toit pour dormir : ils se couchent sur le sol ou sur les bancs du temple. « Certains ont fui avec un matelas, précisent les pasteurs. Le matin, ils replient tout et sortent. On a be-

Les occupants du temple vivent dehors la journée, pour laisser place aux activités de catéchisme, aux prières...



Photo Editions de l'Avenir

soin du temple pour les prières, le catéchisme... »

Les déplacés de ce quartier n'ont pas été enregistrés par les organisations humanitaires. « On ne

nous donne pas d'aide alimentaire. Certains vont mendier pour avoir à manger. La seule aide que nous avons reçue, c'est des latrines, des douches et de l'eau qui nous est livrée par camion ».

Les pasteurs ont été voir les écoles du quartier, pour y inscrire les enfants déplacés. « Mais l'école ici est plus chère que chez eux. Ici, il faut payer 10 dollars (environ 7,8 €) par mois. On a essayé de convaincre les écoles de faire payer le tarif que les déplacés

payaient chez eux. Mais on ne sait pas combien d'enfants pourront aller à l'école quand les cours reprendront la semaine prochaine. Car les gens n'ont pas d'argent ».

Dehors, les gens sont attroupés autour d'un ensemble de robinets reliés à un camion-citerne. Mais rien ne coule. On déplace les tuyauteries une fois, deux fois... Ça y est, ça coule ! Pendant ce temps, des enfants jouent à la corde à sauter avec deux foulards attachés ensemble.



Photo Editions de l'Avenir

## Trésor : « Nous souffrons beaucoup »

« Je m'appelle Trésor et j'ai 14 ans ». Au camp « Monuc », à Kiwanja, un garçon s'approche et commence à raconter son histoire... Sa voix est calme et triste.

« Je suis ici depuis novembre. Cela fait deux mois, donc. Je suis arrivé avec ma famille. Nous sommes 9. Un jour, j'ai découvert que des militaires violaient des ma-

mans (les forçaient à avoir des relations sexuelles avec violence). J'ai raconté ce qui se passait à ma famille. J'étais en colère et j'avais peur. Alors, nous avons décidé de partir. Ici, il y a des soldats étrangers de la Monuc et on espère qu'ils vont nous protéger. La nuit, ils patrouillent autour du camp, alors je me sens en sécurité.

La journée, je reste prudent. Des militaires ont essayé de m'attraper pour m'emmener de force un jour, quand j'allais aux champs. J'ai couru et j'ai réussi à m'enfuir. Mais j'ai eu très peur.

La vie est difficile, ici. Les mères doivent essayer de trouver de quoi nous faire à manger. Il n'y a pas d'école, pas de jeux. J'étais en deuxième secondaire et je veux devenir médecin. Mais pour le moment, j'ai dû arrêter d'étudier.

S'il vous plaît, dites aux enfants en Belgique de prier pour nous. Nous souffrons beaucoup. Si Dieu nous aide, ça ne va pas durer longtemps. »



Photo Unicef/Melebeck

## « J'accueille 15 déplacés »

Thérèse habite à Goma. Elle accueille 15 personnes sur sa parcelle et partage tout avec elles.

Thérèse vit avec ses trois enfants. Juste à côté de sa maison, sur sa parcelle (bout de terrain), une quinzaine de déplacés dorment dans une sorte de construction légère faite de bâches en plastique. Elle nous raconte comment tout a commencé, en novembre : « J'ai vu que des gens allaient passer la nuit dehors. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde dans le temple. Alors, j'ai accueilli certaines femmes et leurs enfants. »

Thérèse ne connaissait pas ces gens. Depuis qu'ils sont là, il faut se débrouiller pour nourrir tout le monde : « Je fais des travaux manuels, je couds des petites poupées que je vends à l'hôpital. Il y a un centre pour handicapés qui m'en commande aussi, parfois. Cela me permet d'acheter de la farine pour préparer du fufu (sorte de bouillie à base de farine). On partage le fufu, les patates douces et les haricots. Ces déplacés ne sont pas enregis-



Photo Unicef/Melebeck

Thérèse (2<sup>e</sup> dame à gauche) accueille des déplacés, dont la maman assise devant elle.

trés comme réfugiés, alors ils ne reçoivent rien. Heureusement, il y a de la solidarité dans le quartier. »

### ● Thérèse nous a accueillis

Une des mamans accueillies par Thérèse est assise devant elle. Elle intervient : « Thérèse mérite de l'aide mais on ne sait pas comment faire, car nous n'avons plus rien. »

Puis elle raconte ce qui s'est passé : « Il y a eu des échanges de tirs. Les enfants avaient peur, ils criaient. On a pris la fuite. On a marché nuit et jour pendant une semaine, à se cacher dans la

forêt, dans le parc naturel. Je suis arrivée avec mes trois enfants. Ils avaient les pieds gonflés. Quand on est arrivés, on a vu que le temple était plein. Sans Thérèse, on serait restés à la rue à attendre la mort. »

Thérèse fait de vrais sacrifices pour accueillir toutes ces personnes. Et qu'en disent ses enfants ? « Ils ne sont pas heureux parce que le peu qu'on a, on doit le partager. Depuis novembre, nous n'avons plus mangé ni viande ni poisson. Mais je leur dis de comprendre, on ne sait pas ce qui nous arrivera dans le futur. Un jour, ce sera peut-être notre tour. »



# Des gens sont installés... dans les classes !

Nous sommes à Kibati, au nord de Goma. En face d'un camp de déplacés, une école attire notre attention...

## TÉMOIGNAGES



«Je m'appelle Soleil et j'ai 14 ans. Je suis seul. On m'a dit que mes parents étaient morts et je ne sais pas où est mon frère. Je vis dans l'école. Je n'ai rien du tout. Je dors sur le béton, par terre. Je n'ai pas d'habits, pas de souliers et je manque de nourriture. Je suis les cours à l'école, en classe de 6<sup>e</sup>, mais je n'ai pas de cahier pour écrire.»

«Je m'appelle Zawadi, j'ai 14 ans et je suis en 6<sup>e</sup> année. Je suis arrivée ici le 27 octobre avec ma famille. Nous sommes 12, et nous dormons dans le camp de Kibati, en face de l'école, c'est ma seule occupation. Je veux étudier pour avoir un travail un jour. Mais je n'ai pas de cahier.»

Devant l'école, des femmes allument des feux. D'autres remplissent leurs bidons d'eau. Des hommes sont assis sur des pupitres, le long du bâtiment. Drôle d'école...

Le directeur sort de son bureau et nous rejoint. «Vous êtes à l'école primaire Mboga, une des sept écoles de Kibati. En temps normal, nous avons 200 élèves qui fréquentent six classes. Mais pour le moment, c'est difficile...»

Le directeur nous explique que, le 27 octobre, des centaines de déplacés sont arrivés dans son école et s'y sont installés. Ils n'avaient nulle part où aller, alors ils ont dormi dans les classes. «Nous avons dû suspendre (arrêter) les cours jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. Depuis décembre, les déplacés acceptent de libérer les classes chaque matin. Mais c'est un problème quand il pleut, parce qu'ils sont sous la pluie avec leurs affaires...»

Entre-temps, les cours ont repris mais tout est en retard et certaines classes sont trop petites : «Les conditions sont mauvaises. Nous manquons de locaux et de place. Avec les enfants déplacés, nous avons 450 élèves qui suivent les cours chaque matin et 350 autres enfants les après-midi. Le matin, ce sont les cours normaux, pour les élèves autochtones (d'ici) et



Photo Editions de l'Avenir

Des déplacés ont trouvé refuge dans cette école de Kibati. Le directeur fait ce qu'il peut pour gérer la situation...

une partie des enfants déplacés. L'après-midi, ce sont des cours supplémentaires qui sont organisés après pour les petits déplacés. Les leçons des après-midi sont données par des enseignants eux-mêmes déplacés, qui ne sont pas payés.»

Nous faisons le tour des classes. À chaque fois que nous entrons dans un local, le professeur s'arrête, les élèves se lèvent et disent en chœur : «Bonjour, messieurs les visiteurs!» Les classes des plus petits sont particulièrement remplies. On compte quatre enfants par pupitre. Au fond, des baluchons et des couvertures sont entassés.



Photo Editions de l'Avenir

Les seuls cahiers et bics dans cette école avaient été offerts par l'UNICEF.

## KIT SCOLAIRE



À Rutshuru, des enfants sortent de l'école. Il est midi trente. Certains enfants ont un petit sac en toile. La plupart ont un sac en plastique blanc qui porte le nom de l'UNICEF.

L'année dernière, l'UNICEF a en effet distribué des kits scolaires aux enfants. Chaque sachet contenait un bic, un cahier, une ardoise. Beaucoup d'enfants vont à l'école avec ce sachet en guise de mallette.



## À Rutshuru, deux tiers des écoles ont subi des dégâts

À Rutshuru (80 km au nord de Goma), les écoles recommencent à fonctionner. Difficilement et lentement...

À Rutshuru et dans les villages aux alentours, les combats ont été violents. Beaucoup d'habitants se sont enfuis, notamment à Goma. Au moment de notre visite, la ville est aux mains des rebelles du CNDP (Congrès national pour la défense du peuple). La situation est calme mais les gens ont peur et ne se sentent pas en sécurité. Ils craignent que les combats reprennent d'un jour à l'autre.

Mais pour le moment, les adultes se préoccupent de rouvrir les écoles. C'est important pour que les enfants ne perdent pas leur année

scolaire et pour qu'ils retrouvent une vie normale. Mais c'est assez difficile.

### ● 117 écoles fermées pendant deux mois

Au centre de Rutshuru, les cours ont repris dans une quinzaine d'écoles depuis un mois. Ailleurs, certaines écoles ont recommencé à accueillir des élèves il y a une semaine. Cinq écoles sont toujours fermées. Au total, 117 écoles ont cessé de fonctionner pendant deux mois.

Le problème, c'est que les écoles ont beaucoup souffert. Des enseignants témoignent : «Les four-

nitures scolaires et les manuels ont été pillés (volés). Des machines à écrire et des pupitres ont été emportés. Certaines écoles ont été détruites ou endommagées. Elles ont été dégradées par les combats, les pillages, et par les déplacés qui ont occupé les bâtiments. Ils ont arraché les portes et les fenêtres pour faire du feu, pour cuisiner...»

Des parents nous racontent également leurs craintes : «Nous mettons nos enfants tant bien que mal à l'école mais nous avons peur que les combats reprennent. Alors au lieu d'aller aux champs, nous restons près de l'école.» Il faut dire que, parfois, des enfants sont enlevés par des hommes armés pour aller combattre...

Un papa se lève et explique : «Un autre problème que nous rencontrons, c'est qu'avec la guerre et les pillages, nous n'avons plus d'argent. Il faut se démener pour payer l'école et c'est très difficile. Nous ne sommes plus capables de payer 7,5



ou 8 dollars (+/- 6€) par mois.» Beaucoup d'enseignants ont pris la fuite et certains ne sont pas encore revenus. De nombreuses familles sont parties aussi. Certaines écoles se retrouvent avec 50 élèves sur 500! Enfin, un peu partout au Nord-Kivu, le programme scolaire a été chamboulé : les examens de décembre ont été reportés à janvier ou février. Et il est sûr que certains élèves vont perdre une année d'études.





# « Je suis enfant, je ne veux plus faire la guerre »

Enfants du Kivu



Les groupes armés congolais n'hésitent pas à enlever des enfants pour en faire des soldats! Certains jeunes arrivent à s'échapper.

Quelqu'un ouvre une grande porte métallique. Notre voiture entre dans une cour entourée d'un mur surmonté de fils barbelés. Sur le bâtiment, des grands dessins sont peints avec des slogans (formules): «Je suis enfant, je ne veux pas faire la guerre», «Je ne veux plus faire la guerre, aidez-moi...» Nous sommes dans un centre qui a déjà recueilli 1 932 jeunes de moins de 18 ans. Pour le moment, 260 jeunes attendent toujours de retourner dans leur famille. Ici, des anciens enfants soldats sont nourris, logés, protégés... Ils réapprennent à respecter l'autre, à vivre en paix. Ils se préparent à reprendre une vie normale.

## Des anciens enfants soldats

Fidèle Rutabagisha, le directeur du centre, explique: «Quand la Monuc (les soldats de la paix) trouve un enfant soldat, elle nous appelle et on va le chercher. On commence par parler avec le jeune. On lui explique qu'il y a des camps enne-



Photo Éditions de l'Avenir

Dans ce centre, à Goma, près de 2 000 jeunes anciens enfants soldats ont été recueillis après être sortis de groupes armés.

mis qui se battent, mais que nous sommes tous frères. Puis le jeune est intégré dans un groupe de jeunes avec un animateur encadrant.»

Gilbert Munda, qui coordonne les activités du centre, précise: «Pendant leur séjour ici, les jeunes suivent des cours pour se remettre à niveau scolairement. Ils font du dessin, de la musique, de la décoration, de la vannerie, de la menuiserie... Ils

peuvent danser, jouer, mais aussi confier leur histoire et toutes les choses difficiles qu'ils ont vécues. On pratique ce qu'on appelle l'écoute active.»

Les responsables du centre vont chercher la famille du jeune et voir si un retour est possible à la maison. Ce n'est pas toujours le cas: des parents sont morts, ont fui les combats, ou refusent de re-

prendre chez eux un enfant qui a aidé un groupe armé.

Alors, on cherche dans la famille plus élargie (oncles et tantes, cousins...). Et on cherche jusqu'à trouver un foyer où l'enfant sera en sécurité. «Il faut réunifier les jeunes et leur famille le plus vite possible, explique Gilbert. Mais pour le moment, avec la guerre, c'est difficile.»

## REPÈRES

- L'UNICEF estime qu'il y a 2 000 à 3 000 enfants soldats dans l'est du Congo.
- Certains jeunes sont recrutés deux, trois ou quatre fois par les groupes armés. Ces groupes enlèvent les enfants en rue, devant les écoles, dans les maisons...
- L'UNICEF diffuse des messages à la radio pour dire que recruter des enfants pour faire la guerre est interdit, que c'est mal...

## Réapprendre la paix

Le travail qui est fait ici est vraiment important pour l'avenir des jeunes et du pays. Après être passés par des groupes armés, certains enfants n'ont plus idée de ce qui est bien ou mal. Leur apprendre la paix et les valeurs morales est essentiel.

Il faut aussi les mettre en garde: les groupes armés essaient souvent de récupérer leurs anciens petits soldats. Il faut prévenir les enfants pour éviter qu'ils ne retombent dans un groupe militaire.

## Dominique a déposé son arme

Dominique a 17 ans et a passé trois ans dans une des troupes rebelles. Il a raconté son histoire...

### Depuis quand es-tu ici?

Je suis arrivé en septembre 2008. J'étais dans les FDLR (groupes armés comptant dans leurs rangs des Rwandais qui ont participé à un grand massacre dans leur pays en 1994).

### Comment es-tu entré dans ce groupe armé?

C'est une longue histoire. Ma mère est morte quand j'étais petit et papa s'est remarié. Leur bébé est mort et elle m'en a voulu. Papa abusait (buvait trop) souvent de l'alcool et il avait une autre femme. Parfois il dormait chez cette autre femme. Ces jours-là, ma belle-mère ne me nourrissait pas. Et quand elle me donnait de la nourriture, elle crachait dessus. Je ne pouvais pas tenir. C'est pour cela que tu as rejoint les FDLR?

Non, pas tout de suite. J'ai cherché du travail dans une famille. Mais ma belle-mère a dit du mal de moi, elle disait aux gens de se méfier. Elle a tout fait pour m'empêcher de travailler. Quand mon père était à la maison et qu'il était sobre (qu'il n'avait pas bu), il se disputait avec sa femme à propos de moi. Papa menaçait de tuer sa femme et sa femme voulait nous empoisonner lui et moi!

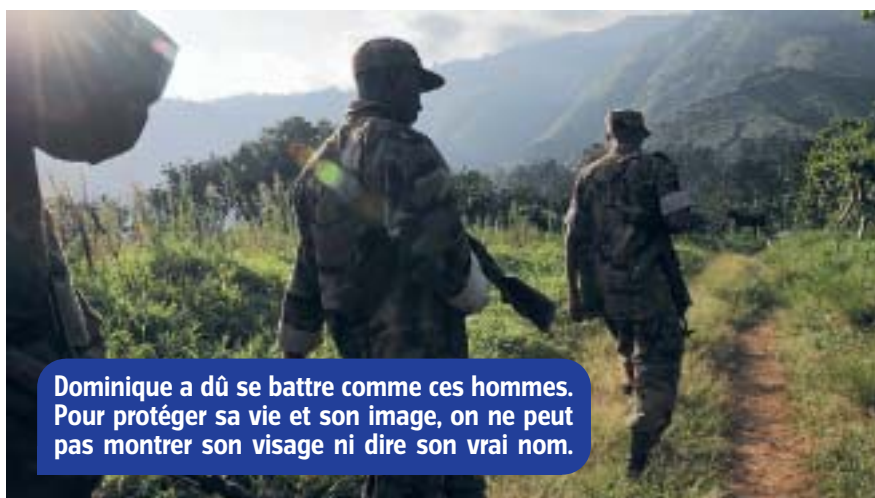


Photo Belgica

Dominique a dû se battre comme ces hommes. Pour protéger sa vie et son image, on ne peut pas montrer son visage ni dire son vrai nom.

### Qu'as-tu fait?

Quand j'allais couper du bois, je croisais souvent les hommes du FDLR. Je me suis sauvé de chez moi pour les rejoindre. J'avais 14 ans. On m'a emmené à 20-25 minutes en hélicoptère de mon village. J'y suis resté trois ans.

### Tu as dû te battre?

Au début, ils disaient que j'étais trop petit. Je restais dans leur cache, dans le bois. Un an plus tard, on m'a donné un fusil et on m'a appris à tirer. J'ai commencé à combattre.

### Comment ça se passait?

Pour nous motiver, on nous disait qu'on quitterait la forêt et qu'on s'installerait dans le village quand on aurait chassé tous les habitants. Mais on est toujours restés dans la forêt. On n'allait dans les villages que la nuit, pour tout

piller (voler). Je détestais le fait que souvent, on tuait la population. Je me demandais aussi, chaque fois qu'on partait au front, si j'allais rentrer vivant de là.

### Comment en es-tu sorti?

Je me suis enfui. Quand j'ai voulu rentrer chez moi, on m'a accusé d'avoir fait partie des pilleurs. J'ai eu peur d'être tué, alors j'ai voulu rejoindre l'armée congolaise. L'armée m'a dit que j'étais trop jeune et on m'a amené ici.

### Comment vois-tu ton avenir?

Se battre, c'est fini. J'apprends la menuiserie et je m'intéresse à la sculpture, aussi. Je ne sais pas si je pourrai être menuisier. Sinon, je peux cultiver. Je me sens bien ici, et je me lie à Dieu. Je vais beaucoup à l'église. J'espère que je trouverai une famille. L'espoir domine.

## Des jeunes reporters



Photo UNICEF

Jeanot et Félicien ont 18 et 19 ans. Ce sont des jeunes Congolais très actifs. Ils font partie, depuis leurs classes primaires, du Parlement des enfants. Ils font des émissions à la radio et ont lancé un grand projet de reportages vidéo.

Six jeunes de 15 à 20 ans ont suivi des formations pour apprendre à faire des reportages vidéo. Ils vont suivre, pendant deux ans, la vie des déplacés dans la guerre.

Ils nous expliquent: «Nous avons sélectionné 15 personnes de différentes catégories d'âge, de sexe et d'origines ethniques (de groupes de population) diverses. Nous leur rendons visite régulièrement et allons les filmer pendant deux ans. Nous allons ainsi suivre leur cas, l'évolution de leur situation, leurs problèmes, les solutions... Notre objectif est d'informer le monde entier. Nous espérons que les médias vont montrer nos films à la TV, sur Internet...»

Au JDE, nous sommes séduits par le projet. Nous avons décidé de vous montrer une partie du travail de ces jeunes reporters. Grâce à eux, nous allons suivre deux enfants de 8-12 ans, pendant deux années. Ces vidéos seront publiées sur notre site Internet.

[www.lejournaldesenfants.be](http://www.lejournaldesenfants.be)



# Tout est prêt pour réagir aux urgences

On l'a vu, l'UNICEF fournit de nombreuses choses nécessaires aux enfants dans une situation de crise. D'où viennent ces produits, comment les livre-t-on, en combien de temps? Réponses à Copenhague.

## REPÈRES

■ L'Unicef est une agence (une branche) de l'ONU. L'ONU (Organisation des Nations unies) réunit presque tous les pays du monde et a pour mission de défendre la paix. L'ONU a créé l'Unicef en 1946 pour défendre les droits des enfants, les protéger et les aider partout sur Terre.

■ Les principales actions de l'Unicef:

- mieux faire connaître les droits des enfants et donner la parole aux jeunes.
- mettre sur pied des actions pour améliorer la santé des enfants.
- agir pour que les familles aient accès à l'eau potable.
- permettre à un maximum d'enfants d'aller à l'école.
- protéger les enfants.
- faire passer des messages de prévention (sur l'hygiène, la santé, les droits des enfants...).

■ Pour chaque pays où il intervient, l'Unicef établit la liste de ses besoins et évalue la somme d'argent nécessaire. La République démocratique du Congo est le pays pour lequel l'Unicef a le plus besoin d'argent après le Soudan. Pour le Soudan, les besoins sont évalués à 150 millions de dollars (1€ = 1,3\$). L'Unicef aurait besoin de 106 millions de dollars pour la RDC.

**A**ider les enfants au Congo est l'une des missions les plus importantes (en taille et en argent) de l'UNICEF. Mais l'organisation protège et aide les enfants dans des dizaines de pays. À certains endroits, l'UNICEF travaille depuis de nombreuses années. Mais il faut également pouvoir réagir dans l'urgence: après un grave tremblement de terre, des grosses inondations, un ouragan, une guerre...

### ● Être prêts en 48 heures

Quand une catastrophe frappe quelque part, les populations ont besoin de certaines choses tout de suite: nourriture, eau potable, tentes, couvertures, matériel médical...

Les organisations humanitaires, qui viennent en aide aux gens dans ces situations d'urgence, ont du matériel en stock (en réserve). L'UNICEF a un gigantesque entrepôt à Copenhague, au Danemark (nord de l'Europe). Plus de 900 types de produits différents y sont stockés sur 25 000 m<sup>2</sup> (carrés d'1 m de côté). Thomas Sorensen, responsable de ce service «fournitures», ex-

plique: «*Nous devons pouvoir à tout moment répondre aux besoins de 25 000 personnes. Et nous pouvons envoyer nos produits dans les 48 h qui suivent la catastrophe.*» Jean-Cédric Meeus, qui organise les livraisons pour les urgences, précise: «*Il faut d'abord évaluer s'il s'agit vraiment d'une urgence. Ensuite, comme l'UNICEF a du personnel dans presque tous les pays, on reçoit une liste des besoins de nos équipes sur place. Le travail est bien réparti entre les différentes organisations humanitaires. Nous, nous prenons en charge les besoins des enfants et les femmes enceintes. Et comme on sait, pour chaque région, quelle est la proportion d'enfants, on peut estimer la quantité de matériel à fournir.*»

### ● Avions, bateaux, camions...

Une bonne partie des colis partent de Copenhague. Il y a également des grands entrepôts sur différents continents: à Panama, Dubai et Shangai. Cela permet d'être plus près et de gagner du temps... Certains produits sont achetés sur place. Et les vaccins ne passent pas par Copenhague. Ils partent directement des usines pharmaceutiques. Cela permet de réduire les risques de briser la chaîne du froid (lire p.3).

Le transport n'est pas toujours facile. Pour partir de Copenhague, pas de problème: l'entrepôt est au bord d'un quai, où les bateaux peuvent être chargés directement. Un aéroport est à une quinzaine de kilomètres. Mais sur les lieux de l'intervention, les choses peuvent se compliquer: «*Parfois, tout est inondé,*



Ce petit engin sert à transporter et ranger les caisses. Des codes-barres permettent de tout contrôler.

Photo Éditions de l'Avenir

alors il faut des bateaux pour tout transporter. Il arrive que les routes soient détruites ou coupées. Il y a aussi des conflits où on nous empêche de passer. Les dirigeants de certains pays fermés comme Cuba ou la Corée du Nord ne nous laissent pas facilement entrer. Il faut chaque fois qu'on parle, qu'on fasse comprendre que tous les enfants ont le droit de vivre, d'être en bonne santé, d'aller à l'école...»

### ● Des murs de caisses de 16 m de haut

Le transport, c'est une chose. Mais comment s'y retrouver dans ce gigantesque entrepôt? Robert Bell montre des caisses: «*Quand nous recevons des produits, nous faisons un contrôle de qualité et puis nous identifions les caisses avec une étiquette. Sur l'étiquette, un code-barres est imprimé. Les mêmes code-barres sont placés sur les rayons des étagères.*» Un homme arrive, tout sourire,

sur un petit engin de transport: il prend les caisses avec les deux «bras» à l'avant de son véhicule, fait quelques centaines de mètres, les soulève et les dépose sur la bonne étagère. Il peut ranger des caisses à 16m de hauteur! Grâce à une caméra et un scanner fixés sur son véhicule, le conducteur voit ce qui se passe sur un écran. Il peut aussi vérifier s'il place les caisses au bon endroit grâce au scanner qui «lit» les codes-barres de l'étagère et des caisses.

Grâce à l'informatique et à ces codes-barres, on sait quels produits sont rangés où, et en quelle quantité.

Dans le hangar contigu (à côté), des gens remplissent des caisses métalliques: «*On prépare des kits récréatifs avec des ballons, des filets de volley, des maillots de sport... C'est important pour les enfants, dans les camps de réfugiés par exemple.*»



## Quiz

1. Quand un Congolais dit: «*djambo*», qu'est-ce que ça signifie?

- a. Bon appétit
- b. Merci
- c. Bonjour

2. Que mange l'enfant sur cette photo?

- a. Du maïs
- b. De la canne à sucre

c. Du chocolat blanc

3. Quels pays bordent le lac Kivu?

- a. La RDCongo et le Rwanda
- b. La RDCongo et l'Angola
- c. La RDCongo et l'Afrique du Sud

4. Juste avant de s'appeler République démocratique du Congo, le



Photo Éditions de l'Avenir

pays portait un autre nom. Lequel?

- a. Zaïre
- b. Royaume du Congo
- c. Katanga

5. Comment s'appelle cette sorte de trottinette en bois?

- a. Tchukudu
- b. Yuduku
- c. Ukulele

6. Congo est aussi le nom d'un:

- a. lac
- b. volcan
- c. fleuve



Photo Éditions de l'Avenir

## EN SAVOIR +

■ Pour découvrir comment s'est passé notre reportage au Congo, rendez-vous sur notre blog. Vous y trouverez des photos, vidéos, extraits sonores...

**Blog** [www.lejournaldesenfants.be](http://www.lejournaldesenfants.be)

■ Pour plus d'informations sur le travail de l'Unicef: Unicef Belgique, route de Lennik 451/4, 1070 Bruxelles Tél.: 02/230 59 70 e-mail: [info@unicef.be](mailto:info@unicef.be)

[www.unicef.be](http://www.unicef.be)

## Solutions du quiz:

1. c. 2. b. 3. a. 4. a. 5. c. 6. c.

Textes: Nathalie Lemaire  
Journal des Enfants  
38, route de Hannut - 5004 Bouge  
Tél.: 081/24 88 93  
E-mail: [jde@verslavenir.be](mailto:jde@verslavenir.be)  
Site: [www.lejournaldesenfants.be](http://www.lejournaldesenfants.be)